

LES CHEVAUX DE LA REMONTE

Sous le pseudonyme de PILOT se cache un professeur qui enseigna les lettres au Collège de Blida pendant vingt-cinq ans : Monsieur Bretin. Il a écrit «SAADA». Editions la Pensée universelle 1979. Ce passage vous rappellera certainement des souvenirs, comme à moi même qui les voyait passer Boulevard Beauprêtre. Michèle Salles.

Le dépôt de la Remonte est situé en bordure de la ville. Il étend ses cours, ses écuries et ses bâtiments le long de la quintuple allée de platanes qui, au pied des anciennes murailles, ombrage la route nationale qui conduit d'Alger à Oran. C'est un centre important de reproduction chevaline, un haras bien fourni et réputé. C'est merveille de voir évoluer les mâles impétueux dans la cour, ou même simplement de les voir se rebeller et piaffer d'impatience dès qu'on porte la main sur eux.

Pour calmer leur effervescence, on les conduit chaque matin en promenade et, avant de s'engager sur les routes qui conduisent à la campagne, leur long convoi doit emprunter d'abord les boulevards extérieurs. Ils marchent à la queue-leu-leu. En tête viennent les étalons. Chacun d'eux est monté par son cavalier habituel, un indigène qu'il accepte de reconnaître et dont la voix lui est familière. Pourtant aucun n'est calme tout à fait. Un rien les fait frémir, fait bouger leur naseaux, tressaillir leurs oreilles. Tels des chevaux dressés dans les cirques ou ceux des rejoneros dans l'arène bruyante, ils sautillent d'énervement, piétinent en dansant sur place et l'embrun de leur bave volète tout autour.

Quand ils s'ébrouent et secouent la tête, signe qu'ils vont s'évader de la carrière, leur cavalier les calme de la voix tend la bride. Un des sous-officier qui jalonne la caravane, au besoin amène à leur côté sa monture blasée dont l'impassibilité suffit à les apaiser. Lorsque l'un d'eux se dresse sur ses pattes de derrière et bouscule celui qui le suit, l'officier qui est en serre-file clame un appel sonore et bon-dit près de lui pour prêter main forte à son conducteur.

L'arrière-garde est composée de percherons. Placides, ils sont d'une conduite si peu scandaleuse qu'un Arabe tout en en chevauchant un, en conduit un autre par la bride. Eux font rarement un écart et la révolte de leurs prédécesseurs ne les alarme pas. Pourtant de leurs larges derrières où cinq écuyères tiendraient facilement, ils bousculeraient facilement les plus lourds véhicules.

Ce matin là, la longue file avait pris le chemin du village de Montpensier, notre étroite avenue, bordée de deux rangs de platanes plantés sur le bord d'un fossé. Ils étaient arrivés à la hauteur de notre villa lorsque l'un d'eux, brusquement, se cabra. C'était un pur sang au poil fauve lustré et comme lumineux.

D'un seul coup il se dressa, désarçonna son cavalier et, ivre de liberté, il bondit par dessus le fossé et se mit à faire des soubressauts sur le terrain vague carré qui faisait figure de place en face de chez nous. Là il rua, il hennit, il secoua sa crinière et, dans le paroxysme de ses bonds frénétiques et désordonnés, il se prit une patte dans une sangle. Alors sa fougue devint fureur et il se mit à courir en rond comme un fou en boitillant...

...Le chef, qui était accouru depuis un bon moment, se mit alors à lui parler, sans douceur, car les bêtes savent reconnaître nos sentiments et mesurer leurs fautes au son de notre voix. Il ne voulait pas montrer son courroux, pas non plus sa faiblesse. Il clama comme à l'ordinaire son appel impérieux et le cheval, qui en reconnut le timbre, admit et souhaita sa présence. Peu à peu il rentra dans le monde connu de lui et s'apaisa.

Son cavalier lui parla également, mais, comme il avait encore un peu peur et n'osait guère s'approcher, le chef dut l'apaiser et le réconforter lui aussi. Finalement le chef coupa avec un bou-saadi la sangle embarrassante afin de ne pas prendre le risque de déclencher une ruade fulgurante.

L'étalon libéré reprit son équilibre et sa prestance. Il redressa le cou, secoua sa crinière et piétina le sol pour assurer sa position. Son cavalier de la main lui caressa le cou, le poitrail, le dos, partout, et il fut content de se laisser faire. Simplement lorsqu'il lui caressa les naseaux, il frémit et s'ébroua, afin de garder sa dignité. Enfin il se laissa monter et, docilement, reprit sa place de lui même, après avoir salué l'étalon qui le précédait. Déjà il avait repris des forces et c'est en plastronnant qu'il piaffa par amour propre, lorsqu'à nouveau s'ébranla le long convoi.

